

LES PETITS POISSONS N'ONT PAS D'INTÉRÊT

PAR MAARTJE WORTEL

Traduit du néerlandais par Yvonne Pétrequin, Emmanuelle Tardif, Brigitte Zwerver-Berret
et l'Atelier de traduction du Nouveau Centre Néerlandais de Paris, sous la supervision
d'Isabelle Rosselin.

59

Maartje Wortel (° 1982) est l'une des révélations littéraires de ces dernières années aux Pays-Bas. Elle a publié à ce jour deux romans et deux recueils de nouvelles. C'est en 2014 qu'elle a véritablement effectué sa percée, avec le roman «IJstijd» (Grands froids).

Le personnage principal de «IJstijd» est James Dillard, un homme dont l'existence est pour le moins inaccomplie. Lorsque sa mère trouve qu'il est assez âgé pour vivre de manière autonome, elle l'installe dans un hôtel renommé où il résidera grâce au capital familial. Il se commande des fromages et des vins français sans compter et couche avec plusieurs filles. Jusqu'au jour où il tombe sous le charme de Marie. Malheureusement, leur relation tourne court, sur une petite île perdue de la lointaine Suède.

Peu de temps après cette rupture, James reçoit un coup de téléphone. Un rédacteur d'une maison d'édition littéraire lui demande s'il veut écrire un livre. James accepte, espérant que cela le sortira de son isolement et, qui sait, fera enfin de lui quelqu'un.

«IJstijd» est un roman dans lequel le passé et le présent se fondent l'un dans l'autre en souplesse. C'est un livre spirituel et émouvant où il est question d'un amour qui se brise, d'écriture littéraire, et où il s'agit peut-être par-dessus tout de découvrir qui on est, ce que l'on est. L'individu est-il tout à fait maître de l'orientation que prend sa vie ou est-il largement tributaire des circonstances?

Ma mère me rappelle, alors que je suis plongé dans un bain chaud rempli de mousse et que j'essaie de retenir ma respiration le plus longtemps possible. Je cherche à battre mon propre record quand le téléphone sonne. Comme je suis sous l'eau, c'est surtout moi que j'entends: les gargouillis de mon corps, le bruissement de mon sang, mon branle-bas de combat intérieur et, au loin, un téléphone. Je me dis: c'est sûrement ce qu'on ressent quand on meurt avec la sonnerie du téléphone en fond sonore. Je sors du bain, la mousse se désagrège sur mon visage, les bruits reviennent, la sonnerie du téléphone s'amplifie. Voilà ce qu'on doit affronter quand on renoue avec la réalité: un vacarme infernal, quelqu'un qui vous harcèle.

- Tu es injoignable. Ça fait cent fois que je t'appelle.

- Je prenais un bain.

- Ta ligne était occupée. Le jeune homme de la réception m'a dit que c'était toujours occupé. Il s'appelle Homer, ce garçon. Vraiment, tu oserais donner un pré-

nom pareil à ton enfant, mon chéri?

- Ce n'est pas mon enfant.

- Je t'ai déjà dit et répété qu'il fallait répondre au téléphone. Il pourrait y avoir un problème.

- Toi, tu ne décroches jamais quand je t'appelle.

- Cela n'a rien à voir.

- Il pourrait aussi y avoir un problème.

- Il n'y a aucun problème, rétorque ma mère.

- Ici non plus. Comment vas-tu?

- Très occupée.

- C'est quoi ces conneries, maman!

- Surveille ton langage, répond-elle d'un ton posé. On dirait ton père.

- Mais t'es toujours occupée, bordel!

- Tu ferais bien d'apprendre à t'exprimer correctement, pour changer.

- J'ai besoin d'employer des mots durs, maman, c'est tout ce que j'ai, lui dis-je pour la faire sortir de ses gonds.

- Mais oui, dit ma mère. Tu ne vas pas me rejouer la plainte du fils unique: un petit frère ou une petite sœur n'aurait rien arrangé. Et je vais même te dire mieux: tout aurait sans doute été bien pire.

- Mais ce n'est pas de ça que je parle! Je dis que t'es toujours à bosser comme une dingue. C'est vrai quoi, merde!

Je regarde par la fenêtre le bâtiment de l'autre côté du canal. Assis sur un ponton, des jeunes à moitié cachés par un parasol boivent du vin au goulot. Sûrement des étudiants des Beaux-Arts devant leur atelier, ils ont l'air cool, tous très différents et pourtant pareils.

- C'est normal de travailler dur, mon grand. C'est comme ça que les gens survivent. On est toujours son propre concurrent, dit ma mère.

- Je ne veux plus de ton argent, maman. Tu n'as donc pas besoin de travailler autant pour moi. Ni de t'inquiéter pour moi. Ton argent, je peux m'en passer, alors si tout ça, c'est pour moi que tu le fais, laisse tomber, va faire des trucs qui te plaisent, arrête de te battre contre la concurrence.

Je veux lui dire que je n'ai plus besoin d'elle, mais elle ne m'en laisse pas la possibilité. Elle rit.

- Qu'est-ce qu'il y a de si drôle, bon sang?

- Tu as une seconde, mon chéri?

Elle arrête soudain de rire, comme si elle avait commis un impair, comme si le rire était une chose à garder pour soi, comme si elle avait honte d'être elle aussi capable de se détendre de temps en temps.

«J'ai un double appel.»

Elle me met en attente. Il y a un silence qui me fout le cafard. J'ai envie de racrocher, mais même pour de telles lâchetés, je suis manifestement trop lâche; je reste à l'écoute, je traverse la pièce, j'allume la télévision. Encore une fusillade dans un établissement scolaire quelque part en Allemagne, les coups de feu tirés au hasard ont fait plusieurs morts. Un présentateur en costume noir et aux che-

veux gris divisés par une raie fait mine d'être très affecté. Sans doute est-il surtout soulagé que sa propre famille soit épargnée pour l'instant. Le journaliste envoyé sur place interroge un passant, le passant parle de Dieu. Plus il parle de Dieu, plus son ton devient agressif. Certaines personnes affirment que l'image qu'on se fait de Dieu est déterminée par celle qu'on a de son père. Dieu est un homme qui savoure une liberté bien méritée devant la mer à Hawaï, un homme qui en a trop vu et qui estime qu'il est grand temps de penser un peu à lui-même.

La caméra se détourne, d'abord une page de publicité, avant de revenir au sujet. Beurre de cacahuètes. Lessive. McDonald's. La voix de ma mère.

- C'était vraiment important, explique-t-elle.
- Maman, il faut que je te dise un truc. Je n'ai plus besoin de ton argent.
- Je sais, tu me l'as déjà dit.
- Je suis écrivain, maintenant.
- Et tu prétends ne plus avoir besoin d'argent, mon chéri?
- Exactement. On m'a demandé d'écrire, figure-toi.
- Eh bien... Ça a l'air prometteur. Sinon, comment ça se passe à l'hôtel?
- Ça va.

Ma mère me demande si je ne veux pas appeler mon père, elle dit qu'il est temps que je passe le voir pour aller à la pêche avec lui. Je ne comprends rien à ses brusques associations d'idées. Je lui en suis tout de même reconnaissant; grâce aux associations d'idées de ma mère, j'ai appris à comprendre celles des femmes en général.

- Je n'aime pas pêcher, maman.
- Et pourquoi?
- Parce que je n'aime pas.
- Avant, tu aimais ça.
- Avant, c'était avant.

Un jour, je suis allé à la pêche avec mon père sur l'île de Texel. J'ai quinze ans. Mon père a emprunté la jeep de ma mère, nous roulons sur la digue de l'IJsselmeer, sans échanger un mot. Il porte son uniforme, qui commence à le serrer un peu. Parfois il me montre quelque chose du doigt et dit: «Regarde, la mer!» Ou: «Regarde, un rapace!». «Nous aussi, nous sommes des rapaces.» J'observe ses grandes mains cramponnées sur le volant qui vibre. Il me parle d'une voix plus aimable que d'habitude, mais il a toujours cette carrure intimidante. Je me sens fier qu'il veuille aller à la pêche avec moi, faire une petite virée, en plus sur une île, mais en fait je veux rentrer à la maison pour jouer au basket avec mes copains sur le petit terrain à côté de la gare de Naarden-Bussum et imiter Michael Jordan et Scottie Pippen, comme d'habitude.

«Nous sommes des chasseurs-cueilleurs», dit mon père.

Par ce «nous», il n'entend pas: toi et moi, père et fils; «nous» signifie «nous, les

hommes» comme s'il voulait m'apprendre quelque chose sur notre genre.

Je ne sais pas quoi répondre.

- Comment ça se passe à l'école, me demande mon père quelques minutes plus tard.

- Bien.

- Tant mieux.

Le reste du voyage, j'écoute le ronronnement du moteur, le tic-tac du clignotant quand nous doublons ou quand nous tournons. Je compte le silence entre les clignotements, comme on compte le silence entre l'éclair et le tonnerre, comme je le fais le jour où je rencontre Marie sous l'auvent.

«Tu veux peut-être écouter la radio?» demande mon père.

Je n'y tiens pas forcément. J'écoute attentivement tout ce qui se passe à l'intérieur de la jeep, notre blindé, et j'imagine que nous faisons route vers quelque extraordinaire destination, que nous sommes les héros d'une histoire.

Sur le bateau, nous n'avons pas le droit de rester sur le pont inférieur, bien au chaud dans l'habitacle de la jeep, entre les cannes à pêche, les seaux et la boîte pleine de vers, nous descendons de la voiture et montons deux escaliers pour rejoindre le bar, mon père veut un café. Assis à une table à la fenêtre, nous buvons un café de distributeur, dans une petite tasse.

Dehors, les mouettes crient. Leur vol accompagne le bateau, comme une escorte. Parfois, l'une d'elles plonge en piqué dans la mer.

- Je sors fumer sur le pont, dit mon père.

- OK.

Par la fenêtre, je le vois sourire à une blonde en coupe-vent jaune et lui offrir une cigarette. Je regarde la femme et je me dis: pauvre conne, même si, après tout, elle n'y est pour rien. D'ailleurs elle refuse sa cigarette, elle décline ce que lui offre mon père. Je la vois rire par politesse et j'ai honte: personne n'a besoin de mon père, sauf moi. Mais fumer, il le fait sans moi. Je peux déjà m'estimer heureux qu'on aille à la pêche ensemble.

Le vent souffle fort sur Texel. Nous accédons à la plage au niveau de la borne 17. Le café de la plage est plein, mais la grève est déserte, seul un labrador noir court le long du rivage, il a laissé son maître derrière lui. Nous obliquons vers la droite, avançons vers la mer et entrons dans l'eau jusqu'à ce qu'elle nous arrive en haut des cuisses. Le courant m'entraîne, j'ai du mal à me maintenir debout, l'eau m'entoure, je suis encerclé. Pour la mer, cela ne fait pas de différence que nous soyons là, debout, à attendre le poisson. Jour après jour, la nature se moque de nous. Comme tout à l'heure, nous nous taisons, mon père et moi, je vois que lui aussi doit se concentrer sur son corps. Il n'y a que le souffle du vent, le puissant bruissement de la mer et dans le lointain un cargo, jouet des vagues.

Je fixe le flotteur de mon père, j'ai sans cesse l'impression qu'il a une touche.

- Ça mord, lui dis-je plusieurs fois.

- Tu ferais mieux de surveiller ton bouchon.

Je me concentre un instant, mais son flotteur n'arrête pas d'attirer mon attention. Mon père est un pêcheur expérimenté.

Cela fait environ une demi-heure que nous sommes dans la mer sans qu'un poisson ne morde à l'hameçon.

«Tu as déjà tué des gens, toi?» J'ai posé la question d'une voix étonnamment forte.

Mon père se racle la gorge et projette un crachat vert dans l'eau, un peu de nourriture pour les poissons.

«On n'attrapera rien si on continue de parler, dit-il. Il faut être patient.» Il demande si je veux une bière, il a apporté des canettes de Heineken. «Après une bière, ça mord mieux», dit-il. «C'est ce que m'ont appris deux frères coréens.»

Je n'ose pas demander d'où il connaît les frères coréens, qui ils sont, je n'ose pas refuser la bière et je prends la canette. Je l'ouvre en appuyant mes deux pouces contre la languette et en poussant d'un coup sec. Je prends une gorgée de bière tiède, ce n'est pas très bon, je bois à contrecœur, mais les frères coréens ont raison: après quelques gorgées, le flotteur s'enfonce, la canne à pêche s'alourdit, j'attrape un poisson. Après en avoir pêché un, je continue d'en prendre. Ils mordent les uns après les autres. Mon père vide en un rien de temps une, deux, trois, quatre canettes, à grandes goulées; pourtant, il attrape moins de poissons que moi.

«Si tu veux le savoir, lâche-t-il brusquement, la réponse est oui.»

Il reste silencieux quelques secondes. Puis il dit: «Je n'en suis pas fier, mais je n'ai pas de remords. Il faut faire ce que la situation exige. C'est comme ça.»

Au loin, le cargo a disparu derrière la ligne d'horizon, il a quitté mon univers. Je bois un peu de bière et je hoche la tête.

Je marmonne un «Je comprends». Je n'ose pas en demander plus.

La réponse est oui, il faudra que je me débrouille avec ça.

Mon père aussi change vite de sujet.

- Les frères coréens disaient que le premier poisson qu'on pêche, il faut le partager avec sa femme pour avoir un mariage long et heureux. Tu as une petite amie? Tu as quelqu'un avec qui partager?

- Non papa, personne.

- Alors toute la pêche est pour ta mère.

- Il rit et semble ivre, il plisse les yeux, ses mouvements sont ralentis. J'essaie de ne pas penser au retour en jeep, j'essaie de ne pas penser du tout, de m'en tenir à ce qu'on est venu faire sur cette île: pêcher autant de poissons que possible. Nous sommes des chasseurs-cueilleurs.

Nous jetons les poissons dans un ancien seau à mayonnaise en plastique blanc, suspendu par un crochet à la ceinture de mon père. Lorsqu'un poisson est assez gros, nous le prenons en photo. Je ne comprends pas pourquoi on ne fait pas de photos des petits poissons, ils sont souvent beaucoup plus jolis.

«Les petits poissons n'ont pas d'intérêt», dit mon père.

Je le crois, je suis son fils.

- Je suis adulte, maintenant. Tu dois arrêter de me donner de l'argent, maman.

- Quel rapport avec la pêche? demande-t-elle.

- Aucun, dis-je. Puis je reprends le fil de la conversation. Je voulais te dire qu'il ne faut plus me donner d'argent.

- OK, d'accord, mais je dois raccrocher, maintenant. J'ai bientôt une réunion.

Je veux ajouter quelque chose, mais une fois de plus ma mère ne m'en donne pas l'occasion. Elle dit: «Au revoir mon chéri, mon petit génie» et elle raccroche. Généralement, quand elle m'appelle, elle prend vraiment le temps. Elle bloque peut-être une petite heure dans son agenda. APPELER: MON FILS! (en majuscules, avec un point d'exclamation)

Je me demande s'il y a des jours où elle oublie mon existence, tout simplement parce que je ne suis plus dans son système. J'éprouve un remords qui n'est pas le mien et je pense à mon ami qui veut devenir écrivain pour les autres, pour qu'ils voient son nom en évidence. Il faut toujours revoir son point de vue, bon sang: le remords, ça existe, forcément. Mais si le remords n'existe pas, tout est encore bien pire.

Extrait de *IJstijd* (Grands froids), De Bezige Bij, Amsterdam, 2014, pp. 73-79.